Catherine Mengelle

GRAND MANUEL D'APPROCHE NARRATIVE

Des récits de soi tissés d'espoir et de dignité

Préface de Pierre Blanc-Sahnoun
Postface de David Epston

INTERÉDITIONS

Illustration de couverture : © Unitone Vector – shutterstock.com
Création graphique de la couverture : Studio Dunod

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

DANGER
LE PHOTOCOPILLAGE TUE LE LIVRE

© InterEditions, 2021
InterEditions est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
ISBN : 978-2-7296-1811-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Préface de Pierre Blanc-Sahnoun V
Introduction 1

Première partie
Décors, costumes, éclairages

1. Archéologie des Pratiques Narratives 13
2. Histoires de vie, récits de soi 35
3. Le regard narratif 53
4. Les grands principes des cartes de Michael White 69

Deuxième partie
Action !

5. Trouver le premier fil de l'histoire alternative 87
6. Co-tisser et étoffer l'histoire alternative 121
7. Faire résonner l'histoire alternative 155
8. Quand contexte et discours alimentent le problème 195

Conclusion – *Des mots d'espoir pour terminer* 221
Annexe – Un pitch, une éthique, une charte, un dico 223
Table des illustrations 230
Postface de David Epston 231
Bibliographie 243
Table des matières 247

Préface

de Pierre Blanc-Sahnoun

Au moment où j'écris ces lignes, beaucoup d'ouvrages en français ont déjà été publiés depuis quinze ans que les pratiques narratives sont arrivées dans notre pays. Schématiquement, ces livres se divisent en trois catégories. D'une part, des livres collectifs reflétant depuis 2009 une pratique à la créativité bouillonnante et en plein développement. Le plus réussi de cette petite dizaine d'ouvrages foisonnants est sans conteste *Dire bonjour à nouveau*, qui combine la relecture d'un texte iconique de Michael White et la vivacité des multiples déclinaisons et adaptations créatives qui en ont découlé. Deuxièmement, on a vu publiés un certain nombre d'ouvrages de première génération en français, de qualité parfois inégale mais pleins d'enthousiasme et de bonne volonté, parmi lesquels quelques véritables voix francophones de référence à la puissante originalité se sont dégagées telles que Dina Scherrer ou Rodolphe Soulignac.

Enfin, nous avons eu le plaisir de découvrir des traductions encore trop peu nombreuses d'ouvrages anglo-saxons fondateurs, au rang desquels il faut citer les incontournables *Moyens narratifs au service de la thérapie* et *Cartes des pratiques narratives*, auxquels on doit bien sûr ajouter les deux merveilleux livres de David Denborough sur la prison et sur les pratiques narratives collectives.

Dans cette bibliographie somme toute assez riche pour une pratique aussi nouvelle dans notre langue, la traduction du livre d'Alice Morgan *Qu'est-ce que l'approche narrative ?* occupait jusqu'à aujourd'hui une place un peu à part. Premier ouvrage généraliste très accessible et peu technique à avoir été traduit en français, son intention était de s'adresser à un public non spécialiste désireux d'approfondir une première découverte des pratiques narratives. Mais désormais, il existe un autre ouvrage qui invite le lecteur à un voyage à la fois spatial, temporel et culturel dans l'univers vertigineux des idées narratives, c'est celui que vous tenez entre vos mains. Traductrice scrupuleuse et pionnière d'Alice Morgan et de David Denborough, Catherine Mengelle nous livre ici le premier livre généraliste sur l'approche narrative écrit par une auteure francophone. Bien que très fidèle aux idées d'origine de Michael White et David Epston, elle revisite totalement la vision classique de la pratique en y apportant, d'une part, sa culture et son érudition pratiquement sans équivalents dans le monde narratif francophone, mais en plus son expérience de coach ouvrant la pratique, à l'origine thérapeutique et sociale, à des champs et des applications nouveaux. Elle y apporte enfin et surtout l'extrême élégance de son écriture, le petit surplus de poésie et d'humour qui est souvent écrêté par une traduction, aussi fidèle soit-elle.

C'est donc sans crainte de me tromper que je peux affirmer ici que ce livre s'impose d'ores et déjà comme un classique des pratiques narratives francophones. Catherine Mengelle donne envie, autorise sans cesse à être soi-même et « soi-cialisé », elle encourage à d'autres lectures, ne se mettant jamais en avant en tant qu'auteure mais partageant généreusement ses expériences et son savoir. Cette lecture nous permet de revisiter les idées narratives avec émerveillement, et de redécouvrir toutes les infinies possibilités que nous offre cette pratique qui ne sera jamais un outil. À la fois lumineux dans la clarté de sa présentation des idées et respectueux de la posture et de l'éthique politiques si importantes dans notre domaine, il éclairera le parcours du débutant comme du praticien chevronné.

Mais surtout, et c'est une nouveauté, il revendique la puissante originalité d'une pratique qui s'affranchit désormais de ses racines australiennes et néo-zélandaises pour assumer fièrement son métissage avéré avec notre langue et notre culture.

« Et puis, il y a ceux que l'on croise,
que l'on connaît à peine,
qui vous disent un mot, une phrase,
vous accordent une minute, une demi-heure
et changent le cours de votre vie. »

Victor Hugo

Introduction

« […] les théories sont elles-mêmes
des récits, mais dissimulés ;
on ne doit pas se laisser abuser
par leur prétention à l'omnitemporalité. »

Jean-François Lyotard, théoricien de la postmodernité,
Instructions païennes

Tout ce qui suit n'est pas la vérité. Ce n'est qu'une vision des choses, celle des praticiens narratifs a priori, quels que soient leur champ d'intervention et les endroits du monde où ils interviennent. Paradoxalement, c'est une vision commune qui n'a néanmoins aucune prétention ni à l'omnitemporalité ni à l'universalité : ce qui vaut quelque part ne vaut pas forcément ailleurs, ce qui est bien pour une personne ou un groupe ne l'est pas forcément pour d'autres, ce qui convient à une époque ne convient pas forcément à une autre. Notre premier postulat est donc précisément qu'aucune idée ne peut se prétendre universelle. Mais ce n'est qu'un postulat.

Il se peut que j'oublie parfois de prendre des précautions linguistiques dans la suite de cet ouvrage, emportée par mon enthousiasme ou par le souci de ne pas surcharger l'expression. Cet avertissement vaut donc pour toutes les pages à venir : tout ce que je dis, affirme, déclare, même si je le fais avec force et conviction parce que j'y crois profondément, n'est pas la vérité.Vous pouvez être d'accord ou pas. Ce ne sont que des points

de vue, des partis pris, des choix de croyances, des idées, des regards sur le monde, qui modèlent toutefois très spécifiquement nos pratiques d'intervention narrative.

Raconter, c'est toujours simplifier la réalité. C'est choisir une signification parmi les nombreuses significations possibles. Cet ouvrage est nourri de ma subjectivité. On sait désormais que l'observateur influe sur l'objet observé. On a renoncé au mythe de l'observateur objectif et impartial. Ma vision de l'Approche Narrative n'est donc pas neutre. Elle dépend de façon plus ou moins consciente de ma propre culture, de ma formation, de mes croyances et convictions personnelles, de mes valeurs et intentions. Ce n'est qu'une des versions possibles de l'histoire des Pratiques Narratives que je livre ici, à partir des récits que j'ai entendus lors des très nombreux ateliers auxquels j'ai participé, de mes propres expériences et de mes lectures et échanges. Il y en aurait probablement d'autres, à partir de perspectives un peu différentes. Même si celle-ci témoigne beaucoup de notre façon d'enseigner à la Fabrique Narrative[1], elle ne pourra probablement pas s'affranchir de ce qui compte le plus pour moi et qui a fait que je me suis plongée avec délice dans la lecture des écrits narratifs alors disponibles, dès l'instant où j'en ai entendu parler pour la première fois. C'était en 2008. Quelle chance à l'époque de pouvoir lire l'anglais !

Le philosophe Vincent Descombes dit « qu'on lit parce qu'on est déjà convaincu », parce qu'on pressent des affinités de pensée. Il y a des chances alors que vous preniez plaisir à appréhender cette approche. Bienvenue à la maison ! C'est une maison ouverte sur le monde, sur la confrontation des idées, sur la cité, ses jardins, ses cafés et ses lieux de rencontre, sur la diversité, sur la complexité des êtres et des choses, sur la nouveauté, la curiosité, sur un éternel questionnement, une maison en éveil permanent, qui se défend des idées reçues et des prescriptions sociales, riche de toutes les histoires que les hommes et les femmes qui s'y croisent y amènent. Ce n'est pas un « temple » ou un autre lieu de dogme. N'espérez

1. Centre de formation narrative fondé en 2009 à Bordeaux par Pierre Blanc-Sahnoun et son équipe. Les formateurs sont aujourd'hui Pierre, Elizabeth Feld, Dina Scherrer, Fabrice Aimetti et moi-même. Ils interviennent à Bordeaux, Paris, Toulouse, Aix en Provence, et dans les organisations qui les sollicitent.

pas non plus y trouver des outils prêts à l'emploi, quelles que soient les circonstances. Cela n'aurait pas de sens. Non, les outils ne sont pas au centre de cette approche. Poétique et délicate, c'est une méthodologie de l'espoir. Plus qu'une méthodologie, c'est une philosophie de vie, un regard particulier jeté sur le monde et les êtres humains.

Cette maison a des fondateurs, Michael White et David Epston, qui ont toujours engagé chacun d'entre nous à développer ses propres pratiques, en fonction de ses propres talents et croyances et des usages et des représentations spécifiques des personnes qu'il rencontre, là où il intervient. Comme l'écrit David Denborough, travailleur social australien et élève de Michael : « Notre espoir, c'est de voir les pratiques narratives revêtir des aspects différents selon les cultures dans lesquelles elles se développent. Il faut absolument diversifier les pratiques ! » (2008).

Michael et David ont tracé la voie d'un changement de paradigme, en se plaçant eux-mêmes dans les pas de tous ceux qui les ont précédés dans la longue histoire de la réflexion sur le travail d'accompagnement, réflexion qui doit se poursuivre inlassablement. J'espère que ce livre y contribue humblement.

Qui est concerné par les Pratiques Narratives ?

Ce sont des pratiques liées aux métiers de l'accompagnement des personnes au sens large. Elles peuvent intéresser :

- tout professionnel ou professionnelle accompagnant des personnes ou des groupes vivant une situation de difficultés ou une période de changement, souhaité ou subi, qu'il ou elle soit psychologue, coach, psychothérapeute, médecin, travailleur(se) social(e), enseignant(e), ergothérapeute, orthophoniste, conseiller(ère) d'orientation, manager, consultant(e) en organisation, infirmier(ère), médiateur(trice), sage-femme(homme), responsable des ressources humaines, etc. ;
- mais aussi tous les bénévoles, les parents et les particuliers qui interviennent à l'école, dans des associations, à l'hôpital, à domicile, dans la rue, en prison, dans des camps de réfugiés, etc. ;
- et j'oublie certainement de nombreux autres acteurs et actrices se retrouvant en situation d'aider partout dans le monde et susceptibles de trouver du réconfort et des raisons d'espérer à travers ces pratiques.

© InterEditions – Toute reproduction non autorisée est un délit.

Ce livre est donc la découverte d'un certain nombre d'idées et de pratiques utilisables dans de multiples contextes. À chacun, s'il y trouve de l'intérêt, de les adapter, toutes ou simplement quelques-unes, à son propre contexte de travail et/ou de vie. Ce n'est pas un guide pour apprendre un métier, mais une invitation à réfléchir à de nouvelles façons d'appréhender le sien.

Un récit venu de loin

C'est un récit qui vient des antipodes, là-bas, tout en bas sur la mappemonde, là où Michael White et David Epston se sont rencontrés. Elle puise ses racines dans le riche terreau des thérapies familiales et du travail social, ainsi que dans les champs philosophiques de la pensée post-moderne française et des *cultural studies* américaines[1]. Mais pas seulement. Cette histoire vient de beaucoup plus loin. Elle se nourrit de tous les récits et mythes populaires qui se transmettent sur la terre depuis la nuit des temps, dans toutes les langues, sur tous les territoires habités. Elle se nourrit des savoirs, des apprentissages et des sagesses de chacune des personnes qu'elle croise sur sa route. C'est une histoire qui tend à dépasser ses fondateurs et qui aujourd'hui se diffuse inexorablement dans le monde. Obligatoirement, elle se transforme un peu, elle s'enrichit, se développe, s'adapte aux cultures qui l'invitent, se réinvente. Elle vit quoi ! Mais elle prend toujours un immense soin à demeurer fidèle aux idées essentielles qui la composent. Elle est de tradition à la fois écrite et orale, mais pas de tradition savante. Elle a un peu de mal à s'intégrer dans les normes de transmission universitaire comme les thèses, les mémoires, les essais, les colloques, les congrès, les symposiums, les méthodologies de recherche… Elle est beaucoup plus à l'aise dans les livres de contes ou de poèmes, dans les rassemblements, les échanges d'idées et de pratiques, les conversations autour d'une table de la cuisine, au coin du feu ou sous l'arbre du village. Elle n'existe que parce qu'elle est racontée. À titre de résumé liminaire, en voici une version courte et très personnelle.

1. Pour en savoir plus sur les origines, voir *Des sources d'influence diverses* au chapitre 1.

Le problème

J'utilise ce terme *problème* pour parler de façon générique de toutes les *difficultés* que les gens ou les groupes rencontrent et dont ils souhaitent voir l'influence diminuer dans leur vie, privée ou professionnelle. Il peut s'agir autant de sujets qui se traitent en thérapie ou en travail social que de sujets rencontrés en coaching comme par exemple : « je ne sais pas prendre des décisions », « je voudrais prendre ma place en tant que nouveau manager », « l'équipe doit apprendre à travailler ensemble », « parvenir à prendre la parole en public », etc.

Une version personnelle de l'approche narrative des problèmes

Un jour, les êtres humains sont apparus, et avec eux d'autres créatures, les problèmes. Les problèmes ne doivent leur survie qu'à leur capacité à s'attacher à un humain, à un peuple, une communauté ou une équipe de travail. Un peu comme une bernique se fixe sur un rocher baigné par les vagues. Sauf qu'ils finissent par épuiser les personnes ou les groupes en question. Leur stratégie de survie est unilatérale.

Ils appartiennent à des familles dont la réputation varie selon les époques et les endroits du Globe. Hystérie a eu son heure de gloire par chez nous en se fixant sur les femmes. Aujourd'hui, il semble que Bipolarité ou Borderline l'aient détrônée. Il y a des familles très puissantes en Occident dans le champ des troubles mentaux qui ont recruté une académie d'humains sélectionnés pour leur capacité à trier, classer, catégoriser, faire des calculs statistiques, étiqueter, hiérarchiser…, qu'elles ont chargés de réaliser un annuaire sur mesure, le DSM[1]. De version en version, le DSM identifie et répertorie de plus en plus de familles.

Pour accroître leurs chances de survie, les familles ont commencé à coloniser des territoires nouveaux, au-delà des frontières de l'Occident, où elles n'avaient pas encore mis les pieds ou très peu. Quelques noms issus du DSM et cités en vrac : Dépression, Bipolarité, Autisme, Anorexie/Boulimie, TDAH, Borderline, Schizophrénie, Cleptomanie, Alcoolisme, Dissociation, Anxiété, Opposition avec Provocation, etc. D'autres familles, moins organisées, non répertoriées dans le DSM, en tout cas pas encore, exercent cependant une influence sur la vie professionnelle ou privée des Occidentaux. En voici quelques-unes : Crises de colère, Sentiment d'Incompétence, Fatigue, Sentiment d'Illégitimité, Comparaison Dévalorisante, Difficulté d'Orientation, Procrastination, Mauvaise Organisation, Précocité Intellectuelle, Manque d'Autorité,

1. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* de l'association Américaine de Psychiatrie, à prétention universelle. Il en est à la version 5 (février 2018).

© InterEditions – Toute reproduction non autorisée est un délit.

Timidité, Manque de Reconnaissance, Difficulté pour Décider, Impossibilité de Passer à l'Action, Syndrome de l'imposteur, etc. Je ne parlerai pas des problèmes qu'on trouve ailleurs dans le monde et que je ne connais pas personnellement, mais je sais les dégâts considérables qu'ils font dans les vies humaines, lors de conflits armés, de catastrophes naturelles, d'oppression par des régimes totalitaires…

Les problèmes ont développé des stratégies de survie élaborées. Ils agissent à la façon de la marionnette du ventriloque qui ne s'exprime, comme eux, qu'à travers le corps de son maître. C'est ainsi qu'ils se font entendre et qu'ils parviennent à accroître leur influence. Leur survie dépend des effets qu'ils engendrent dans la vie des humains. Ils évitent d'évoluer seuls : ce sont souvent plusieurs problèmes qui investissent la vie d'une personne, semant la confusion chez son coach ou son psychothérapeute. Leur but est d'isoler la personne, partant de la constatation qu'isolés, les humains se défendent beaucoup moins bien. Une fois que la personne est isolée, ils parviennent à la convaincre de sa nullité, de son incompétence et de son impuissance, à lui enlever toute la confiance qu'elle avait en elle, à lui ôter sa dignité humaine. Elle oublie sa propre voix, elle ne parle plus en son nom, elle parle au nom du problème. Il court-circuite ses pensées. Elle perd l'accès à ses compétences, à ses valeurs, à ses espoirs. Elle ne parvient plus à réfléchir par elle-même. C'est injuste, ignoble parfois, mais très efficace.

On pourrait penser que les humains qui se font ainsi piéger ne sont pas très malins ou bien qu'ils présentent une forme de fragilité face aux difficultés. Mais c'est beaucoup plus compliqué. D'abord parce que la stratégie d'isolement fonctionne parfaitement. Ensuite parce que les problèmes ont trouvé des complices idéaux car quasiment invisibles : les discours. Les discours sont des idées et des pratiques qui naissent de l'air du temps quelque part dans le monde et qui finissent par s'imposer auprès des humains comme des vérités absolues, qu'ils songent rarement à questionner, qu'il *faut* respecter, sans que l'on ne sache plus toujours pourquoi. Les discours infiltrent chaque bout de territoire de façon très insidieuse et s'arrangent pour éviter d'être remis en cause : si les humains ne le font pas, ce ne sont évidemment pas les problèmes qui vont s'en charger. Car les discours les aident à prospérer. Le discours sur la beauté par exemple, qui s'invite sans vergogne sur les podiums des défilés et les pages des magazines, conforte les problèmes de la famille « Anorexie/Boulimie ». Le discours sur le diplôme, sésame *sine qua non* de l'éducation en France, alimente le « Sentiment d'Illégitimité » ou la « Comparaison Dévalorisante ». Le discours sur la performance, puissant dans les organisations, nourrit « l'Épuisement Professionnel ». Etc.

Les discours définissent des modèles normés. Ils indiquent ce que l'on doit faire et comment on doit le faire pour que ce soit socialement acceptable. Ils peuvent alors pousser certaines personnes à accomplir des efforts immenses pour se conformer… sachant qu'elles échoueront à le

faire. C'est une stratégie perverse et cynique qui se déploie dans l'ombre. Les discours sont en général soutenus par des pouvoirs, qui y trouvent certainement des intérêts. Le discours sur la supériorité des adultes et des hommes permet ainsi trop souvent aux « Abus Sexuels » de sévir sur la terre entière, à l'abri de toute dénonciation.

Il a toujours existé, dans les communautés humaines, des hommes et des femmes qui choisissent d'aider les personnes dont les problèmes ont envahi la vie. Ce sont des gens un peu sorciers ou magiciens, naturellement capables d'écouter, d'aider et de reconnecter leurs proches à l'espoir. Aujourd'hui, la mission est de plus en plus confiée à des professionnels comme les psychothérapeutes, les coachs, les médecins, les infirmiers, les psychologues, les enseignants, les travailleurs sociaux, etc., mais dans de nombreux endroits du monde, la tâche revient encore à des gens « ordinaires », je veux dire non professionnels.

Michael et David ont choisi d'être du côté des personnes, contre les manœuvres perfides des problèmes. Quand les experts disposent pour leurs diagnostics de grandes catégories, ils préfèrent de leur côté considérer les situations une à une. Ils s'intéressent ainsi aux petits noms des problèmes et à leurs caractéristiques singulières car, même dans les fratries, il n'y a pas un individu qui ressemble totalement à un autre. Un de leurs élèves, Pierre Blanc-Sahnoun, coach professionnel, auteur de *l'Art de coacher* et fer de lance de la « contre-attaque » en France, a ainsi croisé un jour Pétage de Plombs, de la famille Crises de Colère, qui s'était immiscé dans la vie d'un de ses clients. Il lui avait conseillé de l'observer pour mieux comprendre sa stratégie mais Pétage de Plombs, se sentant surveillé, ne s'était plus manifesté ! Les problèmes n'aiment pas que l'on mette le nez dans leurs affaires. Ils ne sont pas toujours très courageux. C'est une bonne nouvelle. Mais ils sont aussi capables de se tenir à carreau un certain temps et de repérer le meilleur moment pour revenir en force. Michael, David et tous les praticiens narratifs le savent et ont adapté leur stratégie de contre en fonction. Je vous en parlerai dans les pages qui suivent.

Pour connaître les petits noms des problèmes et leurs manigances, ils s'adressent directement aux personnes qui viennent les voir. Après tout, ce sont elles qui les connaissent le mieux puisqu'elles vivent, bien malgré elles, en leur compagnie. Les problèmes savent qu'il vaut mieux pour eux se dissimuler sous un nom de famille générique. Caca Sournois[1], qui empoisonnait la vie d'un petit garçon et de ses parents quelque part dans le monde, se cachait ainsi sous le nom « Encoprésie », jusqu'à ce que Michael et le petit garçon le débusquent. Vous comprenez, Caca Sournois était beaucoup plus facile à « challenger » qu'Encoprésie, surtout pour un petit garçon de 5 ans. Ainsi démasqué et replacé à son juste niveau, ses

1. *Sneaky Poo*.

© InterEditions – Toute reproduction non autorisée est un délit.

intentions devenaient plus claires, alors qu'Encoprésie impressionnait tout son monde, du haut de son titre ronflant. Caca Sournois a dû battre en retraite. Le petit garçon l'a fait taire, il l'a envoyé se faire voir ailleurs ! Il a trouvé comment s'y prendre et comment accéder à ses propres espoirs pour sa vie et celle de ses parents. Il s'est mis à réfléchir et à décider en son nom propre, libéré de l'emprise de Caca Sournois.

Comme vous le voyez, l'histoire que raconte ce livre est pleine d'espoir. On ne peut toutefois éviter que les problèmes s'organisent. Voici par exemple une revendication de l'Association Mondiale des Problèmes élaborée à Bahia en 2011 lors d'un rassemblement de praticiens narratifs.

Manifeste de l'Association Mondiale des Problèmes

« L'Association Mondiale des Problèmes » est une institution qui rassemble les problèmes les plus actifs dans le monde, dans le but de pérenniser leurs pouvoirs et influences sur les personnes et les communautés, et dont voici le manifeste :

- Nous tous, problèmes membres de cette institution, décidons de nous associer à cette déclaration pour exprimer le profond dégoût que nous inspire ce qui a été dit lors de la 10e Conférence internationale sur la Thérapie Narrative et le Travail Communautaire.
- En tant qu'association internationale, regroupant les problèmes touchant des personnes dans le monde entier, nous n'apprécions pas la façon dont nous avons été traités.
- Nous exprimons notre plus vive inquiétude vis-à-vis des Pratiques Narratives dont le seul but est de saper l'action de nos interventions auprès des personnes, des familles et des communautés du monde entier.
- Nous n'aimons pas les actions qui poussent les personnes à prendre des initiatives pour viser des modes de vie alternatifs et préférés.
- Nous n'aimons pas quand les personnes soumises à notre contrôle commencent à ré-écrire leur histoire.
- Nous n'aimons pas quand elles commencent à redresser la tête au-dessus des nuages.
- Nous n'aimons pas quand les Pratiques Narratives débarquent sur les lieux de travail, dans les écoles ou ailleurs.
- Nous n'aimons pas quand les familles, les enfants, les parents et leurs proches commencent à comprendre et à accorder de l'attention à ce qu'ils pourraient faire pour vivre mieux ou pour soulager leurs proches.
- Nous n'aimons pas les questions que les praticiens narratifs posent aux personnes, contribuant ainsi à leur donner un nouveau sentiment d'elles-mêmes.

- Tout cela nous affaiblit et nous met en difficulté, ce qui n'est à l'évidence pas bon pour nos projets, basés sur l'oppression.
- En conséquence, nous déclarons que cette Conférence a particulièrement démotivé l'ensemble de nos membres dans le monde entier et nous espérons sincèrement que des réunions comme celle-ci ne se reproduiront plus.

Signé : Les Problèmes Unis Contre la Vie

Ils n'ont pas été écoutés. Ce genre d'événement entre praticiens narratifs se reproduit régulièrement dans le monde, y compris depuis 2014 dans le monde francophone comme on va le voir dans un prochain chapitre. On ne peut plus changer le cours de cette histoire. Elle est née aux antipodes dans les années 70 et elle est aujourd'hui racontée sur la terre entière.

Partie

I DÉCORS, COSTUMES, ÉCLAIRAGES

1

ARCHÉOLOGIE DES PRATIQUES NARRATIVES

Où l'on va mieux comprendre d'où provient cette approche, quelles sont ses origines et les courants, les événements, les hommes et les femmes qui l'ont l'inspirée.
Où je vais tenter de raconter son arrivée en Francophonie, avec cette impression un peu grisante de faire partie de l'histoire.

« La vraie nouveauté naît toujours dans le retour aux sources. »

Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*

J'EMPRUNTE LE TERME « ARCHÉOLOGIE » à Michel Foucault. Les idées naissent en effet à une époque et à un endroit du Globe (parfois à plusieurs endroits en même temps). Elles se superposent au fil du temps comme des couches archéologiques et c'est important d'en retracer le lieu et la période de première apparition. Mieux comprendre d'où elles proviennent permet en effet d'éviter d'en faire des idées absolues ou des dogmes. D'autres couches vont évidemment venir se déposer sur celle des idées narratives et il y a des endroits dans le monde où la couche qui affleure n'est pas narrative et ne le sera peut-être jamais.

À L'ORIGINE, UN LIEU, UNE ÉPOQUE

Les Pratiques Narratives viennent donc des antipodes. C'est leur première originalité ! En anglais, on dit « *down under* » : vu de chez nous, c'est à la fois en bas et en-dessous, autant dire une autre vision du monde… et ce, bien que Michael White et David Epston soient des hommes blancs, de culture occidentale. C'est à leur rencontre et à leurs longs échanges que nous devons le développement des Pratiques Narratives. Ils sont nés juste après la Seconde Guerre mondiale. Ce sont des baby-boomers. Michael a eu 20 ans en 68 !

Michael White

Né le 29 décembre 1948 à Adelaide en Australie, il décède le 4 avril 2008 à San Diego aux États-Unis, où il animait un atelier.
Travailleur social en psychiatrie à l'Hôpital des Enfants d'Adelaide, il publie à la fin des années 1970 un article sur l'anorexie dans la prestigieuse revue *Family Process*, article qui lui attire les foudres des médecins psychiatres. « Dégradé » auprès de patients souffrant d'encoprésie (incontinence fécale), il obtient encore des succès inespérés, observés avec incrédulité par l'Institution.
Il quitte l'hôpital peu après et s'installe comme psychothérapeute indépendant. En 1983, il co-fonde avec Cheryl White le Dulwich Centre à Adelaide, centre dédié à la thérapie et au travail social, qu'il co-dirige jusqu'en 2007.
En 1991, Karl Tomm, thérapeute familial et enseignant à l'Université de Calgary, l'invite en Amérique du Nord pour un premier atelier. Il surprend par son humour, sa spontanéité, son humilité et ses idées nouvelles. De nombreux autres ateliers suivront.
En 1993, il est invité par Tim Agius, chef du Conseil Aborigène de Santé, à faire des propositions pour aider les familles aborigènes touchées par des décès de proches dans les prisons australiennes.
En 1996, à l'initiative de ses amis, un doctorat en Sciences Humaines de l'Université John F. Kennedy en Californie, où il enseigne durant les années 1990, vient reconnaître ses travaux. Je ne crois pas qu'il l'ait souhaité ni qu'il en était particulièrement fier.
En 2004, il est invité à Paris par Isabelle Laplante et Nicolas de Beer, fondateurs de l'école Mediat-Coaching, sur la suggestion de Steve de Shazer (Orientation Solutions).
En janvier 2008, il crée le Centre de Thérapie Narrative d'Adelaide avec Maggie Carey, Rob Hall and Shona Russell.

David Epston

Né en 1944 à Peterborough dans l'Ontario, il quitte le Canada à l'âge de 19 ans pour s'installer en 1964 en Nouvelle-Zélande.
Licencié en Sociologie & Anthropologie (Université d'Auckland 1969), il obtient en 1976 une maîtrise d'Études Sociales Appliquées à l'Université de Warwick en Grande-Bretagne. Il est également diplômé en Community Development (Université d'Édimbourg 1971) et en Travail Social (1977).
Dans les années 1970, il exerce comme travailleur social à l'hôpital d'Auckland.
En 1981, il assiste à un atelier de Michael White.
De 1981 à 1987, il est thérapeute familial au Leslie Centre, tenu par les services presbytériens d'Auckland.
Enfin, de 1987 à nos jours, il co-dirige le Centre de Thérapie Familiale d'Auckland.
Dans les années 1990, il enseigne parallèlement à l'Université John F. Kennedy en Californie, où il reçoit en 1996 un diplôme de docteur honoris causa en lettres humaines.
En 1997, il publie *Playful Approaches to Serious Problems* avec Dean Lobovits et Jennifer Freeman puis *Biting the Hand that Starves You : inspiring resistance to anorexia/bulimia* avec Richard Linn Maisel et Ali Borden.
Aujourd'hui superviseur et enseignant « international », il continue, à plus de 70 ans, d'animer des ateliers et des masterclasses sur tous les continents. Il est venu plusieurs fois à Bordeaux et à Genève.

Il est à mon avis impossible de dissocier les idées narratives du lieu (*down under*) et de la période (les années 1970) où elles ont émergé, et des hommes et des femmes qui les ont initiées ou influencées. C'est ce que je vous propose d'explorer dans les paragraphes suivants.

Des territoires colonisés

Sans que ce soit tout à fait la même histoire, l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont des territoires colonisés par les Européens, au détriment des communautés aborigènes (du latin ab-origine, ceux qui étaient là depuis l'origine) en Australie et maories en Nouvelle-Zélande. Quand les premiers Européens sont arrivés, l'Australie comptait 250 tribus aborigènes réparties sur tout le territoire, soit entre 300 000 et 1 000 000 de personnes selon les estimations. Les premières implantations sont dues aux Anglais dès 1788, début d'une longue et sanglante colonisation : épidémies, massacres, empoisonnements, confinement dans des réserves sur les terres les plus pauvres, enlèvement des enfants de leurs familles…

© InterEditions – Toute reproduction non autorisée est un délit.

Les Aborigènes n'étaient plus que 60 000 en 1920. Ils représentent aujourd'hui 3 % de la population, selon le recensement de 2011. Pourtant, comme le notait dans son journal le lieutenant James Cook, explorateur et cartographe britannique, le 23 août 1770 : « En réalité, ils sont bien plus heureux que nous, les Européens… Ils vivent dans la tranquillité qui n'est pas troublée par l'inégalité de la condition. La terre et la mer leur fournissent toutes les choses nécessaires pour vivre… Ils vivent dans un climat agréable et ont un air très sain… ils n'ont aucune abondance. » En mettant un premier pied sur ce territoire et sans le savoir, James Cook a détruit à jamais la tranquillité qu'il décrit…

Aujourd'hui, les communautés aborigènes sont toujours douloureusement éprouvées par des fléaux comme le chômage, la violence, les drogues, l'alcool, le suicide, etc. Au début des années 1990, et comme il n'y avait pas de professionnel aborigène de la relation d'aide, Michael et Cheryl White ont été sollicités par Tim Agius, chef de l'Aboriginal Health Council[1], pour participer à un grand rassemblement dont l'objectif était d'apporter du soutien aux familles aborigènes d'Australie du Sud ayant perdu un proche en prison. Ils ont alors constitué une équipe multiculturelle comprenant notamment David Denborough qui a rédigé les documentations collectives et Barbara Wingard qui a facilité les liens entre les praticiens blancs et les hommes et les femmes de sa communauté. Ils ont beaucoup appris les uns des autres. Ce fut le début d'une longue collaboration, où a primé le souci de travailler avec d'autres représentations du monde sans imposer des schémas de pensée occidentaux. Invités à le faire par le Just Therapy Group[2] de Nouvelle-Zélande, ils opéraient sur leurs traces une véritable coupure avec la psychologie classique et colonialiste. Cette volonté, rare à l'époque de la part de professionnels blancs, constitue, comme on le verra dans les prochains chapitres, un des fondements essentiels de notre approche.

1. Service de santé aborigène.

2. Équipe thérapeutique multiculturelle, basée en Aotearoa Nouvelle-Zélande et composée de Charles Waldegrave, Taimalie Kiwi Tamasese, Flora Tuhaka, Warihi Campbell…